

CHAPITRE III

Antiquité du culte des chrétiens pour leur céleste mère. — Le culte de Marie dans les Catacombes, et surtout dans la plus ancienne, celle de Sainte-Priscille. — Vaines prétentions du Protestantisme. — Deux ordres de représentations : la Vierge avec le principal attribut de sa maternité ; la Vierge sous la forme d'Orante. — Bas-reliefs, fresques et verres à fond d'or. — Conclusions en faveur du culte.

I. — Les adversaires du culte de la Mère de Dieu nous accordent volontiers que ce culte est, depuis des siècles, universellement admis et professé dans l'Église ; et c'est là même une des pratiques idolâtriques qu'ils lui reprochent avec plus d'insistance. Mais ce qu'ils n'avouent pas, c'est la perpétuité du même culte. Si vous le leur montrez en acte dans la double salutation de l'archange Gabriel et de sainte Élisabeth ; si vous ajoutez que Jésus-Christ lui-même l'a recommandé par un codicille de son Testament, lorsqu'il nous a donné Marie pour mère, dans la personne de Jean, le disciple bien aimé, ils répondent d'une commune voix : Non, ce culte envers la Mère de Jésus n'était pas dans les intentions de Dieu ; non, ce que nous lisons dans l'Évangile n'en peut être ni l'inauguration ni l'approbation. Autrement l'Église ne fût pas restée pendant plusieurs siècles, aux temps surtout où régnait encore le premier esprit du christianisme, où l'enseignement de son fondateur n'avait pas encore été corrompu par

les traditions humaines, sans rendre à Marie les honneurs que vous réclamez pour elle. Or, il est aisé, l'histoire en main, d'assigner les origines du culte de la Mère du Sauveur. Il date du concile d'Éphèse, c'est-à-dire, de la première moitié du cinquième siècle. Alors seulement, à la suite de la condamnation de l'hérésie nestorienne, il prit l'essor et se répandit progressivement par toute l'Église. Leur objectez-vous l'impossibilité de fixer à cette époque les premiers commencements d'un culte religieux qui se traduisait, même avant elle, par des monuments consacrés à la Mère de Dieu ; tels, par exemple, que des églises et probablement aussi des fêtes spéciales ; ils se résignent à confesser, bien à contre-cœur, il est vrai, que cette pratique superstitieuse avait déjà jeté quelques racines dans la seconde moitié du quatrième siècle. Mais, depuis les Apôtres jusqu'à ces années où va s'accroître la décadence, c'est-à-dire, pendant les siècles héroïques du christianisme, Marie ne reçut aucun culte. Les monuments, ou plutôt l'absence de monuments en est la preuve.

Vainement, vous opposez encore qu'on aurait pu honorer la bienheureuse Vierge, sans qu'il nous restât aucune pièce authentique pour attester le fait. Tant de monuments qui pourraient le révéler ont péri durant l'ère des persécutions. De plus, pouvons-nous imaginer que les chrétiens, si empressés de glorifier les martyrs, comme une infinité de témoignages en font foi, aient négligé, dans leur culte, la Reine des martyrs ? Est-il probable aussi que ce culte de la Mère de Dieu se soit révélé au monde avec tant d'éclat et d'universalité, dans les temps postérieurs, s'il avait été jusque-là si inconnu dans l'Église ? Si vous ren-

contrez un grand fleuve coulant à pleins bords, vous ne croirez pas qu'il ait sa première source là où il vous apparaît avec ce majestueux développement, lors même que vous ne pourriez remonter au delà pour en trouver l'origine.

Ces raisons sont décisives contre nos adversaires, ou plutôt contre les adversaires de la Mère de Dieu. Pourtant, ce serait une consolation sans pareille d'entendre directement la voix des premiers siècles de notre ère s'unir à la voix des âges suivants pour célébrer les louanges de Marie. Cette consolation, il a plu à Dieu de nous la donner, et cette voix nous pouvons l'entendre. L'une et l'autre nous sont venues des *Catacombes*, c'est-à-dire, des souterrains creusés par les premiers fidèles pour y déposer leurs morts, pour y exercer leur culte et même y chercher un asile dans les temps de persécution. Je parle surtout des catacombes romaines, les plus considérables, les mieux conservées et les mieux connues. Là, en effet, le protestantisme a reçu le plus solennel des démentis. C'est ce que je me propose de mettre en lumière, à l'aide de quelques considérations empruntées aux autorités les plus graves, et tout particulièrement aux travaux du chevalier de Rossi, l'heureux et infatigable explorateur de ces monuments sacrés (1).

II. — C'était comme un axiome parmi les protes-

(1) A qui désirerait avoir des notions exactes et facilement compréhensibles sur les *Catacombes* romaines, je conseillerais le *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, par l'abbé Martigny, au mot : *Catacombes*; item, les *Éléments d'Archéologie* de M. Orazio Marucci, un des plus fidèles disciples du chevalier de Rossi; item, *la Rome souterraine...* par Spencer Northcote et Brownlow; traduction de Paul Allard, Paris, Didier, 1872.

tants (1) que les représentations de la Sainte Vierge, en général, et tout spécialement celles où Marie se montre avec l'attribut de sa maternité, c'est-à-dire, portant Jésus entre ses bras, furent ignorées de l'antiquité chrétienne; leur apparition ne remonterait guère au-delà de la fin du cinquième siècle. Or, cet axiome est en opposition certaine, flagrante et palpable avec les révélations des catacombes. En effet, bien qu'il y ait encore des cimetières très imparfaitement connus ou même totalement inexplorés; bien qu'une foule de monuments aient été détruits, et que beaucoup d'autres, épargnés par le temps et par les dévastateurs, restent ensevelis sous les décombres, on a déjà mis au jour un nombre considérable de peintures où la bienheureuse Vierge est représentée, soit dans les chambres sépulcrales, soit encore sur les parois des galeries souterraines. Nous allons rappeler les principales. Mais, avant d'en entreprendre la description, une remarque ne sera pas inutile. C'est qu'elles se rapportent à deux types généraux. Dans les unes la Vierge nous apparaît avec son fils entre les bras, ou sur les genoux. Ce groupement la représente donc comme mère, et Mère de Dieu. Dans les autres, Jésus ne paraît pas. Plus ordinairement, la Vierge est debout, les bras étendus, sous la forme d'une *Orante*. C'était, en effet, l'une des postures, et des plus communes, de l'adoration et de la prière. Pourquoi ne verrions-nous pas dans cette représentation la médiatrice, et, par conséquent, *la Mère des hommes*?

Il nous serait impossible ici d'étudier, même sommairement, toutes les images de Marie trouvées dans

(1) Voir en particulier Basnage (*Hist. de l'Église*, XIX. 1).

les catacombes, quand même nous nous bornerions à celles des quatre premiers siècles de l'ère chrétienne. Dans la nécessité de faire un choix, nous parlerons des plus anciennes, sans toutefois négliger d'indiquer, du moins en passant, des peintures similaires d'une époque un peu moins éloignée. Outre l'avantage de la brièveté, ce choix en offre deux autres encore plus importants. D'une part, en effet, il n'y aura pas occasion d'objecter, comme on l'a fait parfois, que ces témoignages du culte de Marie sont de date relativement récente, et ne démontrent pas nettement ce qu'il faut prouver, je veux dire, l'antiquité absolue des hommages rendus par les chrétiens à la Mère de Dieu. D'autre part, ce sera pour nous, enfants de Marie, une joie sans pareille de la voir proposée, dès l'origine de l'Église, aux regards et à la dévotion des fidèles, tout comme elle le fut, de l'aveu même de ses ennemis, dans les âges qui suivirent. Nous n'oublierons pas, non plus, les figures de la Vierge gravées sur des *verres historiés* dont on a recueilli les fragments dans les mêmes cimetières ; d'autant plus qu'elles éclairent, en certains cas, la signification des monuments sur lesquels portera notre étude.

Parmi les cimetières chrétiens, l'un des premiers sinon le premier en date, est celui de Sainte-Priscille, ainsi nommé parce que la construction de ses cryptes les plus anciennes, de celles qui devinrent comme le noyau de toute la catacombe, est due à sainte Priscille, la mère du sénateur Pudens, contemporain et disciple des Apôtres, et l'aïeule des vierges Praxède et Pudentielle : d'où l'on voit que le cimetière appartient par son origine aux temps apostoliques. S'il est le plus ancien des cimetières, il l'emporte encore, au té-

moignage du célèbre de Rossi, d'accord avec Garrucci et Bosio, sur tous les autres par le nombre et la variété des images de la Vierge, au point qu'on pourrait l'appeler le *cimetière ou la catacombe de Marie* (1).

La plus remarquable de ces peintures se voit à la voûte d'une chambre sépulcrale, et dans la partie primitive du cimetière. Elle représente la Vierge assise, et soutenant de ses bras l'Enfant Jésus « qui se retourne sur les genoux de sa mère avec un mouvement tout à fait analogue à celui que Raphaël lui prête quelquefois dans ses *Saintes Familles* » (2). Marie porte une tunique formant des plis nombreux, et sur la tunique, un manteau. Sa tête est à demi couverte d'un voile court et transparent, suivant la coutume des fiancées et des nouvelles épouses ou des vierges consacrées à Dieu. A côté de Marie, un homme est debout, vêtu d'un *pallium* qui laisse à nu son épaule gauche. D'une main, il tient un volume roulé, et de

(1) M. de Rossi écrit de nouveau au début de ses *Escavazioni e scoperte nel cimitero di Priscilla* : « Le cimetière de Priscille a la réputation d'être l'un des plus anciens cimetières, l'un des cimetières primordiaux de l'Église romaine. Mes écrits lui ont généralement confirmé la prérogative du plus haut archaïsme ; elle me semble dorénavant acceptée de tous ceux qui se livreront à nos études. Cette nécropole, dans sa région centrale (c'est-à-dire, dans celle qui fut le point d'où rayonnèrent les galeries creusées dans la suite), fut très riche en monuments de tout genre, peinture, sculpture, architecture, épigraphie, de très ancien style. Là probablement reposa Priscille, la fondatrice du cimetière, mère de Pudens, contemporaine des Apôtres. Là les topographes, les lettres publiées sous le nom de Pasteur et de Timothée, les compilateurs des Martyrologes historiques montrent les tombeaux de Pudens, de ses filles Pudentielle et Praxède, du prêtre Dymetrius et d'autres martyrs dont la sépulture est dite avoir été procurée par ces deux saintes sœurs, au temps d'Antonin le Pieux... ». *Bullettino di Archeologia crist.* 1880.

D'après le même auteur, ces cryptes vénérables et si riches en souvenirs chrétiens de toute sorte furent une première fois dévastées par les Goths que dirigeait en 537 Vitigès. Quant aux Lombards, les ravages faits par eux dans les sanctuaires suburbains, en 755, furent horribles. Les sarcophages furent brisés et réduits en miettes, plus encore dans le cimetière de Priscille que dans les autres hypogées.

(2) Vitet, *Journal des savants*, févr. 1866, p. 96.

l'autre il montre une étoile. Les archéologues ne sont pas tous d'accord sur le personnage désigné par cette dernière figure. Plusieurs y voient saint Joseph ou peut-être un des mages. D'après le chevalier de Rossi, dont le sentiment tend de plus en plus à prévaloir, ce serait l'un des deux prophètes qui ont plus clairement annoncé le mystère de Bethléem, c'est-à-dire, ou Michée (1), ou plus probablement Isaïe, prédisant la grande lumière qui s'est levée sur les hommes, assis à l'ombre de la mort, et l'enfantement virginal de la Mère de Dieu (2). Ce qui rend cette dernière interprétation plus plausible, c'est qu'on le rencontre dans la même attitude, debout devant Jésus-Christ figuré par le soleil, sur un compartiment d'un verre à fond d'or, trouvé dans les catacombes; et là son identité n'est pas douteuse, puisqu'un autre compartiment du même verre le représente scié en deux par les Juifs, conformément à la tradition rapportée par saint Jérôme (3). Bosio (*Roma sotterranea*, p. 245) nous a conservé une fresque du cimetière de Calliste fort semblable à celle que nous étudions, avec cette différence pourtant qu'elle n'a pas d'étoile, et que, derrière la Vierge et l'Enfant, on voit en perspective l'image d'une ville, Bethléem sans doute, si souvent reproduite dans les bas-reliefs et les mosaïques d'époque plus récente.

Quant à l'origine de la Vierge du cimetière de Priscille, M. de Rossi n'hésite pas à la regarder comme ayant été peinte, sinon dès les temps apostoliques, et,

(1) Mich., v, 2, 3.

(2) Is., ix, 1, sqq.; vii, 14, sq.

(3) Voir sur l'antiquité de la catacombe et de la peinture M. de Rossi, *Roma sotterranea*, t. I, pp. 188 et 193 (1864); *item*, *Bullettino* (1870), p. 56.

pour ainsi dire, sous les yeux même des Apôtres, au moins dans les cent cinquante premières années de l'ère chrétienne. La topographie du cimetière, la forme des inscriptions trouvées dans la chapelle même de la Vierge et dans toute la région environnante, enfin la nature des briques employées dans la construction portent les marques de la plus haute antiquité. Mais c'est l'image elle-même qui témoigne nettement en faveur de la date fixée par le célèbre archéologue. La pureté du dessin, la liberté du pinceau, la noblesse et la grâce répandues sur les figures sont d'un style classique, comparable d'une part aux peintures de Pompéi, et, de l'autre, en même temps, très notablement supérieur aux fresques des chambres avoisinant la crypte papale, au cimetière de Calliste, bien que ces dernières ne puissent être postérieures à la première moitié du troisième siècle. Tout cet ensemble ne permet donc pas de reculer ce beau travail au delà des limites assignées.

J'ai déjà dit que cette peinture a des analogues dans les cimetières antiques de la Rome souterraine, et j'en ai cité un exemple. Il y en a d'autres. Telle est une peinture de la catacombe de Sainte-Agnès, à laquelle le P. Marchi a donné une grande célébrité. Elle est du quatrième siècle, comme le témoignent et sa forme et le monogramme du Christ qui se voit de chaque côté du sujet principal; mais comme ni l'enfant ni la mère ne sont nimés, c'est de la première moitié du siècle, plutôt que de la seconde, qu'il faut la dater. Au centre de la scène, apparaît la Sainte Vierge avec le divin Enfant debout devant sa mère. Deux *Orantes* font face au groupe et le regardent.

Martigny, dans son *Dictionnaire des antiquités*

chrétiennes, décrit encore une autre image de la Vierge Mère, ayant, elle aussi, l'Enfant-Dieu sur ses genoux. Pas plus, d'ailleurs, que les précédentes elle n'appartient au groupement historique de l'Adoration des mages. Or, cette figure doit certainement remonter à l'âge des persécutions; car la coupe, au fond de laquelle l'artiste chrétien l'avait tracée, attestait encore son origine par des taches de sang, alors que Boldetti la recueillit dans le cimetière de Calliste (1).

Mais retournons à la catacombe de Sainte-Priscille. La seconde peinture à fresque qu'elle offre à nos regards est celle de l'Adoration des mages (2). Ce sujet est très familier aux artistes des catacombes. On dirait que les premiers fidèles, sortis de la gentilité, ne se lassaient pas de contempler un mystère où leur vocation fut si clairement promulguée. En dehors du cimetière de Priscille, on trouve le même sujet dans le cimetière de Domitille, dans la catacombe de Sainte-Agnès et de Saint-Soter, dans le cimetière de Cyriaque, sur la voie Tiburtine, et dans celui de Thrason, à Saint-Saturnin. Il est répété deux fois dans le cimetière des saints Pierre et Marcellin, et deux fois encore dans le cimetière de Calliste. Partout l'Enfant-Dieu reçoit les offrandes et les adorations des mages sur les genoux de sa mère, laquelle semble ainsi volontairement associée par l'artiste aux hommages dont son Fils est l'objet. Le plus souvent Marie est assise et les mages se dirigent vers le groupe formé par la mère et l'Enfant;

(1) Martigny, *Dictionnaire...*, p. 660.

(2) Elle est dans la crypte centrale, appelée *chapelle grecque* par les fossoyeurs. Placée sur la clef de voûte au poste le plus élevé, elle appartient, d'après Rossi, au remaniement de la chapelle opéré vers la fin du troisième siècle. Peut-être n'y eut-il qu'un rafraîchissement d'une peinture primitive.

trois ou quatre fois elle occupe le centre de la fresque, et pour balancer également les deux côtés de la composition, le nombre des mages est augmenté ou diminué (1): quatre dans le cimetière de Sainte-Domitille, deux seulement dans celui des Saints Pierre et Damien. Du reste, ces représentations appartiennent à diverses époques. Aux deux dernières que je viens de rappeler, M. de Rossi assigne comme date la première et la seconde moitié du troisième siècle.

La fresque de Sainte-Priscille semble avoir la primauté d'origine. Elle se rencontre dans ce qu'on est convenu d'appeler la *chapelle grecque*. On y voit le nombre traditionnel de trois mages. Une autre chambre du même cimetière offre une nouvelle scène de l'Épiphanie plus récemment découverte. Celle-ci est gravée à la pointe sur une plaque de marbre fermant le tombeau d'une chrétienne, avec cette épitaphe: « *Severa, in Deo vivas. Sévéra, vivez en Dieu* ». Acclamation, fait remarquer M. de Rossi, particulière au plus ancien style de l'épigraphie chrétienne. Ce qui distingue cette deuxième représentation de la première, c'est qu'il y a, derrière le siège de la Sainte Vierge, un homme, jeune encore et debout, qui étend les mains sur la tête de Marie. Le Père Marchi, archéologue très docte, mais un peu trop ami des interprétations symboliques, a vu dans ce jeune homme l'Esprit Saint, la Vertu du Tout-Puissant, couvrant de son ombre la Mère de Dieu. D'autres, plus nombreux, et, ce

(1) Les verres historiés, autrement dits à *fond d'or*, dont nous aurons à parler bientôt, reproduisent en abrégé la scène de l'Épiphanie. Pour toute figure, il n'y a qu'un mage avec ses présents. L'un de ces verres fut trouvé, en 1766, dans le cimetière de Sainte-Priscille, incrusté dans la chaux qui fermait le *loculus* d'un enfant.

semble, plus près de la vérité, y reconnaissent l'époux de Marie, saint Joseph, à la protection duquel la Vierge sans tache et l'Enfant Jésus furent providentiellement confiés; et cette dernière identification paraît d'autant plus certaine que le personnage est vêtu de la courte et simple tunique des artisans (1).

Nous allons retourner à la chambre sépulcrale du même cimetière où nous contemplons la Vierge avec l'Enfant, le prophète et l'étoile; car elle offre encore trois autres peintures également dignes d'attention.

La première est celle du bon Pasteur portant sur ses épaules la brebis égarée et retrouvée, de tous les sujets représentés dans les catacombes, le plus fréquent et le plus amoureusement reproduit par la peinture, la sculpture et la gravure. Il ne reste guère qu'une moitié de ce bas-relief; l'autre est totalement dégradée. Mais les peintures analogues qui se rencontrent nombre de fois, en d'autres cryptes, nous permettent de supposer qu'il y avait là une image d'*Orante* en pendant avec celle du Pasteur. C'est, en effet, un groupement assez commun dans les antiques cimetières de Rome. Quelle est cette Orante, c'est-à-dire, cette femme debout, à côté du Pasteur, priant, les bras étendus et légèrement relevés? La Sainte Vierge, disent les uns; la Sainte Vierge à qui le Pasteur vient présenter la brebis égarée. Ainsi verrait-on attestée dès lors par un vivant symbole cette vérité catholique que Marie, nouvelle Ève, est la haute pro-

(1) On voit par cette figure et par d'autres monuments où saint Joseph est vraisemblablement reproduit, que le saint patriarche des Catacombes n'est pas le vieillard chargé d'années dont quelques Pères Orientaux, saint Epiphane entre autres, feront plus tard le portrait, vraisemblablement sous l'influence des Apocryphes. Ajoutons que, sous cette forme primitive, il est plus en harmonie avec sa double fonction d'époux de la Vierge et de père nourricier de Jésus.

tectrice des âmes, même les moins fidèles (1). Suivant d'autres, l'Orante, dans ces sortes de groupes, est l'Église. D'autres, enfin, voient dans l'Orante et la Vierge Mère et l'Église: l'Église personnifiée dans la Vierge et la Vierge exemplaire et type de l'Église par sa maternité virginal (2). Telle est, je crois, l'opinion du chevalier de Rossi; et ce qui la rend fort probable, c'est l'habitude où l'on était, dès les temps les plus reculés, d'exprimer par une seule et même figure la Mère du Christ et son épouse. J'ai trop longuement développé ce type pour avoir besoin d'en reprendre à nouveau la preuve et l'explication (3).

(1) *Les Catacombes de Rome et la doctrine catholique*, par dom Maur. Wolter (trad. par l'abbé J. Alter), § VII, p. 38, suiv.

(2) Je ne parle pas ici des peintures où le bon Pasteur est entouré de deux ou plusieurs Orantes. Alors, en effet, cette pluralité, dénote assez que les Orantes symbolisent les âmes des personnes renfermées dans les tombeaux, et les représentent comme appartenant, en qualité de brebis, au Pasteur suprême. Peut-être, mais ce n'est pas une certitude, faudrait-il faire une exception pour une scène du cimetière de Calliste où la position toute particulière de l'une des Orantes dans le groupement a fait croire à quelques archéologues que c'était la Sainte Vierge. Voir Raff. Garrucci, *Storia dell'arte crist.*, t. II, tav. 15.

(3) Qu'on me permette de traduire un passage important du grand ouvrage de M. de Rossi, relatif au sujet qui nous occupe. Il parle de l'image du Pasteur alternant dans les cryptes de Lucine avec celle de l'Orante, et se demande l'interprétation qu'il faut donner à cette dernière. « Que, sur les sépulcres, des figures d'hommes et de femmes en prière aient été peintes pour représenter les défunts, c'est une chose très connue, dont la *Rome souterraine* fournirait des preuves nombreuses. Mais on a très justement remarqué que ces images sont bien plus souvent des images de femmes que d'hommes; et que, de plus, la *femme Orante* a coutume d'être peinte en face du Pasteur. Le comte Grimoard de Saint-Laurent a pensé que l'Orante ainsi jointe au Pasteur était la Vierge Marie. C'est un point dont je ne veux pas entreprendre l'examen, parce que cela nécessiterait une trop sérieuse et trop longue discussion.

Je dirai seulement que j'estime évident que les *Orantes* du genre de celles dont nous parlons réclament une interprétation plus haute et plus connexe avec l'image du bon Pasteur que celle qui verrait simplement en elles une représentation de personnes défuntes. Il me paraît donc ou que nous devons adopter l'idée de M. de Saint-Laurent, ou penser à l'épouse du Pasteur, l'Église. De même, en effet, que, dans les écrits apostoliques et chez les plus anciens Pères, l'Église fut personnifiée par une vierge sans tache et sans rides, ainsi les monuments la repré-

Quoi qu'il en soit, que l'Orante debout près du Pasteur représente ou Marie seule ou la Vierge personnifiant l'Église, c'est toujours la Mère du Sauveur que nous avons sous les yeux. Aussi, M. de Rossi, si pondéré dans ses jugements, n'a-t-il pas hésité à ranger cette représentation parmi les *Images choisies* de la Sainte Vierge dans les catacombes romaines (1).

sentent sous la forme d'une femme et d'une femme en prières, d'une *Orante*. Aujourd'hui, les archéologues en conviennent (Cf. Garrucci, *Museo Later.* p. 120; *Vetri*, 2^e éd., p. 102). Mais, parce que je ne veux pas entreprendre une dissertation prolixe, je m'abstiens d'énumérer les preuves de mon dire et je me contente de signaler ce fait, que la tradition de ce symbole s'est conservée jusqu'aux siècles plus rapprochés de nous. Dans un rouleau liturgique pour la bénédiction du cierge pascal, volume orné de miniatures du XI^e ou XII^e siècle, et conservé dans la Bibliothèque *Barberine*, une image d'*Orante*, semblable à celles des catacombes, porte ce mot : *Ecclesia*.

Cela posé, je suis d'avis que les deux interprétations de l'Orante allant de pair avec le Pasteur, peuvent se fondre en une seule : de façon que les confrontations qui nous portent à reconnaître la Vierge Marie, et celles qui favorisent la personnification de l'Église, ne soient pas contraires, mais qu'elles s'accordent entre elles et nous amènent au même point. L'Église, dans le langage de l'antiquité chrétienne, transmis jusqu'à la fin du moyen âge, est appelée vierge et mère. Je ne citerai pas des textes sans fin dans une chose si *obvie*. Qu'on se reporte parmi les plus anciens à la magnifique lettre de Lyon sur ses martyrs (Euseb., V, 1); qu'on voie, de même, comment l'auteur des Actes des SS. Nérée et Achillée, voulant les faire passer pour un écrit du premier siècle, y fait entrer cette idée de l'Église vierge mère, épouse du Christ. (*Acta Sanctorum*, t. III, mai, p. 8).

Dans le plus grand baptistère de l'Église romaine, celui de Latran, Sixte III fit graver en lettres majuscules une épigramme sur le baptême et sur la maternité de l'Église, où l'on peut lire : *Virgineo foetu genitrix Ecclesia natos — Quos spirante Deo concipit, anne parit*. Ces quelques notions nous font entendre que la Vierge Mère de l'Évangile fut regardée comme le type de l'Église; et saint Ambroise, au ch. 14 de *Institutione Virginis* enseigne expressément que *multa in figura Ecclesiae de Maria prophetata sunt*. Donc l'Orante, accompagnant le Pasteur, peut renfermer en soi, dans l'intention des anciens fidèles, les deux significations qui ressortent de la confrontation des monuments antiques, celle de la Vierge, Mère du Christ, et celle de la vierge mère, épouse du Christ, l'Église ». G. B. de Rossi, *La Roma sotterranea cristiana*, t. I, c. 6, p. 347 suiv.

On lit encore dans le *Bullettino di Archeol. crist.* du même auteur (t. V, pp. 84-85) : Lorsque l'Orante, compagne du Pasteur, est représentée dans les scènes du céleste séjour, elle personnifie en Marie l'Église des saints triomphant et priant pour leurs frères qui combattent dans l'arène.

(1) G. B. de Rossi, *Imagini scelte della B. Vergine nelle catacombe romane*, p. 9.

Outre l'Orante dessinée en pendant avec le bon Pasteur, la catacombe

L'image de la Sainte Vierge, que nous avons étudiée tout d'abord, était à gauche du bon Pasteur. A droite, sur la même voûte, apparaît un troisième groupe, composé de trois personnages : un homme, une femme, un enfant, dans l'attitude de la prière, en d'autres termes, debout et les bras étendus. C'est, disent les uns, la sainte Famille au temple de Jérusalem, comme semble l'indiquer l'âge de l'enfant; d'autres voient dans ces trois personnes la famille qui possédait le tombeau, sans qu'il soit possible de juger, en l'absence de signes caractéristiques, quelle est de ces deux opinions la plus conforme à la vérité.

La même incertitude ne plane pas sur une remarquable peinture du même cimetière de Priscille, que les connaisseurs les plus consciencieux n'hésitent pas à regarder comme le premier et le plus ancien tableau du mystère de l'Annonciation. L'Ange y est représenté sans ailes, sous la forme et les traits d'un jeune homme. Il se tient *debout*, pendant qu'il parle à la Vierge, et la Vierge est *assise* sur un siège; probablement afin de montrer par la diversité des postures l'inégalité du mérite et de la dignité (1).

de Calliste offre encore une Orante gravée sans lui sur une pierre sépulcrale, ayant, comme le Pasteur, deux brebis à ses côtés, lesquelles lèvent vers elle, comme vers le Pasteur, un regard plein d'une ardente et tendre supplication. Manifestement cette Orante ne peut représenter le martyr ou le personnage enterré dans la chambre où elle est reproduite. C'est ou l'Église ou Marie, ou l'une et l'autre à la fois, comme nous le disions tout à l'heure, à propos d'autres peintures analogues; et, s'il fallait éliminer l'une des deux, il semble qu'il faudrait incliner de préférence vers la symbolisation de la Vierge; car c'est elle que les monuments désignent plus expressément dans cette pose comme nous l'apprennent les *Verres* dont il sera bientôt question. On sait que, sur les médailles byzantines et dans les œuvres de l'art grec, en général, la Vierge est souvent représentée dans l'attitude antique de la prière. N'est-il pas raisonnable de considérer dans cette coutume un prolongement de ce qui se faisait dans les premiers âges?

(1) Mgr Wilpert, explorant les galeries du cimetière des SS. Pierre et